

Zeitschrift: Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire
Band: 4 (1997)
Heft: 3

Artikel: Le temps des paysans alpins au moyen âge : tour d'horizon et inventaire des problèmes
Autor: Dubuis, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-13968>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE TEMPS DES PAYSANS ALPINS AU MOYEN ÂGE

TOUR D'HORIZON ET INVENTAIRE DES PROBLÈMES

PIERRE DUBUIS

Il est très banal de citer parmi les caractéristiques de la modernité un certain rapport avec le temps: d'une part, l'idée chemine depuis la fin du Moyen Âge que celui-ci a une valeur et qu'il convient donc point de le perdre ou de le gaspiller;¹ d'autre part, la complexité des sociétés modernes est telle qu'elles ne sauraient fonctionner correctement sans une prise en compte très précise du «facteur temps».

Dans cette perspective bien légitime, dans la ligne tracée par les travaux de Norbert Elias sur le «processus de civilisation»,² les historiens ont aujourd'hui parmi leurs préoccupations majeures celle de repérer les racines de la modernité.³ Tel est le contexte des articles dans lesquels Jacques Le Goff suggérait à grands traits comment, dès le début du XIV^e siècle, un temps laïc et moderne se dégage progressivement de ceux de l'Église et du soleil, pour satisfaire des besoins matériels et mentaux nouveaux, nés du travail pré-industriel; et comment cette évolution des besoins et des esprits est accompagnée par le développement de l'horloge mécanique et la diffusion du temps rigide qu'elle découpe et annonce.⁴

Dans la même perspective, on a recherché les prémises du discours moderne sur la valeur du temps dans l'éthique protestante,⁵ et bien au delà, dans des textes de spiritualité comme les *Journées chrétiennes*, destinés aux laïcs pieux de la fin du Moyen Âge,⁶ et aussi dans les règles monastiques et conventuelles.⁷ Avant d'être de l'argent, le temps était l'affaire de Dieu, qui en faisait don aux hommes; Jacques Le Goff a bien montré les tracas que cette idée a donnés à l'Église et aux hommes d'affaires pendant les derniers siècles du Moyen Âge.⁸

Aussi passionnante et indispensable soit-elle, cette démarche me paraît, en polarisant excessivement l'attention des chercheurs, avoir appauvri leur vision dans le domaine de l'histoire du temps.

On le voit très bien par exemple dans le cas de l'horloge et des heures égales qu'elle découpe. Il est bien d'avoir découvert au Moyen Âge finissant le contexte économique et social qui a suscité cette machine extraordinaire, puis d'avoir suivi les lignes de faite de son perfectionnement technique et de sa

progressive diffusion.⁹ Pourtant, en choisissant la ligne qui, à partir de la fin du Moyen Âge, conduit à la perfection chronométrique obsessionnelle des Occidentaux d'aujourd'hui, on a, très logiquement il est vrai, considéré comme sans pertinence, et donc sans intérêt, les régions et les milieux qui se contentaient de machines peu précises ou qui se passaient carrément d'horloges. De même, on a regardé les autres moyens de mesure comme des prédécesseurs de l'horloge mécanique, alors qu'ils coexistent longtemps avec elle.

Dans une telle optique, ces régions, ces milieux et ces techniques sont jugés «retardataires». Or il est évident que la problématique s'enrichirait énormément si, tout à l'opposé, on cherchait à comprendre en quoi et pourquoi ces sociétés ont fait d'autres choix.

Lorsqu'on essaie d'estimer grossièrement, au milieu du XIV^e siècle, ce que «pèsent» les milieux en marche vers la modernité chronométrique par rapport à ceux qui l'ignorent, ne peuvent se l'offrir ou la refusent, on découvre un saisissant face à face: d'un côté, quelques grandes villes «industrielles», commerçantes et politiquement puissantes; de l'autre côté, l'océan des campagnes, y compris les villes petites ou moyennes qui le parsèment.¹⁰

La situation évolue ensuite assez rapidement: en deux siècles, l'horloge publique se diffuse dans les villes les plus modestes et jusque dans de gros bourgs ruraux;¹¹ des machines plus petites entrent dans les maisons patriciennes, et d'autres, minuscules, tièdissent dans quelques poches privilégiées.¹² Il n'en reste pas moins que la part du monde chronométriquement «traditionnel» demeure énorme. En 1895 encore, le gouvernement du canton suisse du Valais considère l'usage du cadran solaire public comme parfaitement banal.¹³

Or, s'il est vrai que, du côté des sociologues,¹⁴ des anthropologues¹⁵ et des géographes,¹⁶ on s'est préoccupé de la place du «facteur temps» dans l'organisation des sociétés rurales, les historiens ont le plus souvent ignoré ce problème.¹⁷ Le ton est aujourd'hui encore donné par la phrase plus que cinquantenaire de Marc Bloch, selon qui le monde des campagnes, seigneurs et paysans confondus, ferait preuve d'une «vaste indifférence au temps»:¹⁸ comme les plantes qu'ils cultivent et les bêtes qu'ils élèvent, les campagnards suivent le soleil, point à la ligne. Tout ce que je viens d'avancer incite cependant à estimer cette proposition peu défendable et encourage à la dépasser.

Si cette situation résulte du choix opéré par les historiens d'utiliser le temps comme «marqueur» dans leur remontée vers les sources de la modernité, il est un autre fait à ne pas négliger, aussi fondamental que le premier. Une notable confusion règne dans les esprits entre les besoins et les contraintes de temps, d'une part, et, de l'autre, les manières de mesurer l'écoulement du monde et de dire le moment qu'il est.

64 ■ Je ne prétends évidemment pas que ces deux sphères sont sans liens, mais

simplement que ces liens n'ont pas le caractère de nécessité qui permettrait d'opérer des déductions logiques de l'une à l'autre de ces sphères. Or c'est très exactement le faux pas que Marc Bloch fait en écrivant que «l'imperfection de la mesure horaire n'était qu'un des symptômes, entre beaucoup d'autres, d'une vaste indifférence au temps».¹⁹

Un exemple fera mieux comprendre pourquoi ce raisonnement ne tient pas. On ne peut déduire de la présence de l'horloge l'existence d'un besoin bien établi de précision chronométrique minutieuse. Il suffit pour s'en convaincre de songer que les premières mécaniques ont servi à émerveiller le badaud et à rehausser le prestige de leurs riches propriétaires²⁰ tout autant (sinon plus) qu'à débi-ter le temps en tranches égales; on doit se souvenir aussi que ces premières machines n'étaient ni précises ni fiables. À l'inverse, on ne peut déduire de l'absence d'horloges l'absence, dans une société donnée, de toutes contraintes de temps.

C'est très exactement là que le bât blesse: si les habitants des campagnes médiévales ont pu passer pour indifférents au temps, c'est parce que leurs journées se déroulaient au rythme du soleil, de la lune et du coq, et non à celui de l'horloge. Pourtant, les campagnards connaissent d'intenses contraintes de temps. Pour les gérer, l'horloge s'avère cependant inadaptée, surtout parce que, à moins de complications techniques ruineuses, elle découpe saisons après saisons des heures égales à elles-mêmes, inutiles dans un monde qui vit la réalité fluctuante des heures solaires.

Il est indiscutable que les paysans vivent au rythme journalier et saisonnier du soleil, qui lui-même détermine celui des plantes cultivées et des bêtes élevées. Mais il est vrai aussi que cela n'a rien de bucolique: tout au contraire, les rythmes naturels sont très contraignants. Omnivore et imaginatif, l'homme est un redoutable parasite qui, à force d'observation, a su s'insérer à différents niveaux du système «Nature». Pour devenir ce parasite actif et subtil, il a dû comprendre les temporalités végétales et animales, et aussi respecter scrupuleusement les rendez-vous que le soleil impose avec une implacable régularité. Lorsqu'on s'occupe des campagnes médiévales, ce n'est donc pas à la mesure et à l'expression du temps qu'il faut d'abord accorder la priorité. Les moyens de mesure étant une réponse apportée à des besoins spécifiques, l'historien doit au préalable examiner les «temporalités» propres à chacun des groupes sociaux qui composent cet univers bien plus complexe qu'on l'imagine généralement. Ce sont elles qui déterminent les «besoins de temps». Par exemple, le géographe suédois Tommy Carlstein a bien montré²¹ qu'à chaque type de groupe social correspond une manière typique de construire l'«espace-temps», c'est-à-dire d'organiser le «budget de temps» en fonction des déplacements qu'imposent les activités.

Voici l'exemple, à peine esquissé, du Valais, cette haute vallée du Rhône qui me sert habituellement de laboratoire.

On y trouve au XIII^e siècle, lorsque les textes commencent à rendre possible ce genre d'observations, une population relativement homogène du point de vue de sa pratique économique: la culture du seigle y tient la première place, un élevage de subsistance léger apporte d'indispensables compléments et un bricolage intensif permet de profiter des moindres ressources. Tant que règne cette homogénéité, la coordination spatio-chronologique des activités n'implique guère de tensions ou de conflits. Cela ne signifie pas cependant que tout soit simple. Les potentialités écologiques qu'offre la montagne sont différenciées par l'altitude. Cela se traduit, pour les hommes et pour les animaux, en termes de temps. En voici un exemple aussi banal que fondamental: le moment où l'herbe atteint sa maturité se décale à mesure qu'on s'élève dans le territoire, et ce décalage affecte le calendrier saisonnier des herbivores alpins et des hommes qui les élèvent.²²

La complexité des problèmes croît cependant depuis les années 1380, lorsque, saisissant l'occasion offerte par différentes circonstances favorables, les paysans les plus aisés font le choix de changer l'ordre des priorités dans le système économique, en donnant la première place à l'élevage, en se consacrant aux bovins et non plus aux ovins et en adoptant comme objectif le commerce et non plus la subsistance domestique. L'essor d'une minorité active, entreprenante et politiquement solide, face aux autres paysans qui en restent aux pratiques «traditionnelles», touche très clairement à l'organisation du temps. En voici quelques exemples. L'hivernage de troupeaux plus importants et plus grands consommateurs de végétaux oblige à disposer d'une herbe abondante et apte à donner un foin de qualité. Pour l'obtenir, on développe un réseau de canaux d'irrigation («bisses») qui amènent l'eau vers les herbages, où elle est distribuée selon un horaire contraignant.²³ La commercialisation des bêtes et des fromages oblige, dans un premier temps, à s'adapter au calendrier des foires régionales, puis, dans une seconde phase, à le modifier.²⁴ De plus, des conflits n'ont pas manqué de se développer autour des règlements communaux destinés à harmoniser le temps des céréales cultivées, celui de l'herbe et celui des bêtes, qui parcourent maintenant le terroir en troupeaux de taille plus grande et composés de bêtes plus encombrantes que les moutons.²⁵

Les relations entre agriculteurs et éleveurs ne sont qu'une facette de l'organisation spatio-chronologique des sociétés rurales du Moyen Âge, celle à propos de laquelle nous sommes le moins mal renseignés. Que sait-on en effet, par exemple, de ce qui caractérise alors les temporalités des jeunes et des vieillards, des hommes et des femmes, des riches et des pauvres? Peu importe cependant pour

66 ■ l'instant: il me suffirait qu'on reconnaisse aux campagnes médiévales une

temporalité complexe, moins visible peut-être que celle de la ville, mais tout aussi contraignante.

Il reste, pour rendre l'ébauche un peu moins vague, à tenir compte du fait que le monde des campagnes médiévales est dépendant et étroitement encadré. Le paysage rural des besoins et des contraintes de temps s'en trouve encore compliqué, comme le suggèrent le cas de la paroisse et celui de la seigneurie.

La christianisation, en particulier depuis que le filet paroissial a été lancé sur les campagnes, a pu changer bien des choses dans l'organisation du temps. Je laisse volontairement de côté le découpage de la journée en fonction de la liturgie des heures, et sa scansion par la cloche: leur impact réel sur la vie quotidienne des ruraux ne me semble pas suffisamment démontré.²⁶ On peut en revanche proposer deux autres pistes de réflexion.

La première est la polarisation de la vie chrétienne sur l'église paroissiale. Les rites se déroulent tous à l'intérieur de cet édifice ou dans ses proches alentours, qu'il s'agisse des offices du dimanche et des fêtes, ou des cérémonies qui, du baptême à la sépulture, marquent les moments importants de la vie individuelle. Ces nombreux passages obligatoires par l'église ont probablement entraîné pour les campagnards de tout poil de notables changements dans l'organisation du temps et des déplacements. Les grandes paroisses de montagne pourraient offrir un cadre de recherche intéressant.²⁷ Les transformations s'y sont probablement déroulées en deux phases. La première, que je me contente d'imaginer, correspondrait à la décentralisation paroissiale des compétences épiscopales, et donc à une certaine simplification des déplacements liés aux activités religieuses. La seconde phase, sur laquelle on est mieux documenté, intervient dans ces montagnes à la fin du Moyen Âge. Il s'agit d'un mouvement de longue haleine, qui voit les communautés rurales s'efforcer, avec de beaux succès, d'obtenir des évêques la scission des grandes paroisses en unités plus petites et, du point de vue des temps de déplacement, plus «rationnelles».

La seconde piste intéressante est l'interdiction de travailler le dimanche et les jours de fête.²⁸ L'application stricte de ce principe a sans doute, comme en témoigne un très épais dossier de textes, été ressentie comme un frein à l'activité rurale, en particulier pendant les mois très chargés de la bonne saison. Dans la pratique, l'Église s'efforce de convaincre les paysans, par la parole²⁹ et par des images fortes, comme le *Feiertagschristus*.³⁰ Si elle sait manifester dans ces occasions une certaine tolérance réaliste, il lui arrive aussi de sévir, parfois avec l'appui du pouvoir laïc.³¹

Dans le second exemple choisi, la mise en place de la seigneurie conduit également à une polarisation nouvelle des déplacements, en particulier dans les régions où les structures d'occupation du sol ont été à cette occasion fortement modifiées (pays d'*incastellamento* par exemple).³² Le versement de taxes ■ 67

et de redevances de toutes sortes, les actes liés au contrôle des hommes et de la terre, le règlement des conflits, les échanges commerciaux ou la moûture du grain, tout cela se traduit à chaque fois par un déplacement vers la résidence du maître ou de son représentant. Le calendrier annuel et l'organisation des journées s'en trouvent évidemment compliqués. De plus, les maîtres des seigneuries sont intégrés dans la hiérarchie vassalique; les paysans se trouvent alors confrontés aux besoins de temps du suzerain de leur maître, notamment dans le domaine militaire: quand l'armée sera-t-elle convoquée et combien durera la guerre? Difficiles incertitudes!

Dans les zones montagneuses du Comté de Savoie, le problème se pose un peu de la même manière qu'à propos des paroisses. Faute de connaître les structures d'encadrement locales et régionales qui ont précédé la seigneurie, on a de la peine à mesurer ce que la montée de celle-ci a pu changer dans les besoins et les contraintes de temps. Tout devient plus net à la fin du Moyen Âge. On voit alors très clairement les communautés qui se sont développées dans les châtelainies chercher à obtenir la suppression ou au moins l'amenuisement du caractère centralisé de ces circonscriptions; il s'agit manifestement de diminuer, dans ces territoires vastes et souvent difficiles à parcourir, le nombre des déplacements vers le chef-lieu. Dans cet esprit, on s'attaque depuis la fin du XIII^e siècle, sournoisement d'abord puis ouvertement, au monopole commercial de ces lieux (marché hebdomadaire); le comte finit, dans le premier tiers du XIV^e siècle, par autoriser les communautés paysannes à vendre leurs denrées sur place. On conteste également certains aspects de la centralisation judiciaire, en particulier les ventes de biens échus, qui peuvent bientôt se faire dans le village de domicile du saisi et non plus au chef-lieu. Les problèmes de temps et d'organisation du proche futur ne sont peut-être pas, au XIV^e siècle, étrangers au grignotage systématique et efficace de l'obligation de la «chevauchée», dont on ne connaît à l'avance ni le début ni la durée.³³

Telle que je la préconise, inspiré par ce que font déjà les ethnologues et les sociologues, l'histoire du temps est au cœur du problème des relations entre l'homme et la Nature. Si on y pense, une bonne partie du processus de civilisation commencé avec la «révolution néolithique» a consisté pour les humains à bien comprendre les horloges subtiles des plantes et des bêtes avec lesquelles ils faisaient alliance, afin de les combiner utilement avec les leurs.

L'histoire du temps et de ses usages est un point d'entrée exceptionnel dans ce qu'il est convenu d'appeler un peu vaguement «histoire des mentalités». Précisons: non pas une histoire désincarnée des idées, de la culture et des comportements. Lorsqu'on s'occupe en historien des liens entre l'homme et la Nature, on ne peut se contenter d'observer la progressive insertion du premier

68 ■ dans la seconde, la rapide complexification des relations entre les deux, la

montée en puissance des moyens d'action de l'homme sur l'environnement et que sais-je encore. Bref, la conquête de la Terre par les hommes n'est pas seulement affaire de moyens humains, techniques et sociaux: tout cela est au service de «projets», portés les uns par un individu isolé (installer une forge pour travailler le fer), d'autres par des groupes plus ou moins importants (privilégier les céréales et compléter par un élevage léger, ou privilégier l'élevage à fins commerciales et acheter les céréales dont on a besoin) et certains par l'ensemble d'une société (conquérir et peupler la Terre, selon la volonté de Dieu). C'est en fonction de ces projets qu'on «lit» la Nature, qu'on choisit dans ses potentialités la meilleure manière de mettre en œuvre les savoirs, les techniques et la force de travail. C'est fondamentalement à l'étude de ces projets et de ces grilles de lecture de l'environnement que devrait s'attacher l'histoire des mentalités. Or il est évident que le «facteur temps» a une place centrale dans une telle histoire.

Notes

- 1 Edward P. Thompson, «Time, work-discipline and industrial capitalism», *Past and Present*, 38 (1967), 56–97.
- 2 Norbert Elias, *La civilisation des mœurs*, Paris 1973; du même, *La dynamique de l'Occident*, Paris 1975; du même, *Du temps*, Paris 1996.
- 3 Par exemple Robert Muchembled, *L'invention de l'homme moderne. Sensibilités, mœurs et comportements collectifs sous l'Ancien Régime*, Paris 1988. Remarques utiles dans Jacques Le Goff, *La vieille Europe et la nôtre*, Paris 1994, 41–53.
- 4 Jacques Le Goff, «Au Moyen Âge: temps de l'Église et temps du marchand», *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* (1960), 417–433. Du même, «Le temps du travail dans la crise du XIV^e siècle: du temps médiéval au temps moderne», *Le Moyen Âge* (1963), 597–613. Du même, «La ville médiévale et le temps», in *Villes, bonnes villes, cités et capitales. Études d'histoire urbaine (XII^e–XVIII^e siècle) offertes à Bernard Chevalier*, Tours 1989, 325–332. Ces idées ont été reprises, précisées et amplifiées dans Carlo M. Cipolla, *Clocks and culture 1300–1700*, Londres 1967; David S. Landes, *L'heure qu'il est. Les horloges, la mesure du temps et la formation du monde moderne*, Paris 1987; Gerhard Dohrn-van Rossum, *Die Geschichte der Stunde: Uhren und moderne Zeitordnungen*, München 1992 (qui renouvelle sur bien des points l'état des connaissances et critique utilement certaines interprétations dominantes).
- 5 Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris 1964, en particulier 204–205.
- 6 Geneviève Hasenohr, «La vie quotidienne de la femme vue par l'Église. L'enseignement des *Journées Chrétiennes* de la fin du Moyen Âge», in *Frau und spätmittelalterlicher Alltag*, Vienne 1986, 19–103, en particulier 42–43.
- 7 David S. Landes, *L'heure qu'il est*, 101–107; Gerhard Dohrn-van Rossum, *Die Geschichte der Stunde*, 58–66 (nuance les idées reçues sur la régularité de l'horaire monastique).
- 8 Jacques Le Goff, *L'invention du Purgatoire*, Paris 1981; du même, *La bourse et la vie*, Paris 1986.
- 9 Voir les travaux cités dans la note 4 ci-dessus.
- 10 Voir en dernier lieu Gerhard Dohrn van Rossum, *Die Geschichte der Stunde*.

- 11 Généralités dans Gerhard Dohrn-van Rossum, *Die Geschichte der Stunde*, 146–148. Exemples alpins du XVe siècle dans Pierre Dubuis, «Horloges et horlogers dans le Valais du XVe siècle», *Études Savoyennes. Revue d'histoire et d'archéologie* 1 (1992), 109–122; du même, «Des horloges dans les montagnes. Premières explorations en Valais, XVe–XIXe siècles», *Vallesia* 48 (1993), 91–108; du même, *Les montagnards et les machines du temps. Le Valais, 1300–1900*, à paraître.
- 12 Généralités dans Gerhard Dohrn-van Rossum, *Die Geschichte der Stunde*, 116–120.
- 13 Pierre Dubuis, «Des horloges dans les montagnes», *in fine*.
- 14 Belles pages dans Henri Mendras, *La fin des paysans*, Arles 1992, 86–115. Voir aussi Lucien Demonio, «La quadrature du cycle. Logique et contraintes du temps en milieu rural», *Cahiers internationaux de sociologie* 67 (1979), 221–236.
- 15 Voir par exemple Marshall Sahlins, *Âge de pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives*, Paris 1976.
- 16 Voir Tommy Carlstein, *Time resources, society and ecology. On the capacity for interaction in space and time*, 1, *Preindustrial societies*, Londres 1982.
- 17 Je précise que les belles recherches des médiévistes sur les mémoires relèvent d'un autre type de problématique (par exemple Monique Bourin-Derruau, *Villages médiévaux en Bas-Languedoc: genèse d'une sociabilité (Xe–XIVe siècle)*, 2 vol., Paris 1987, 2, 95–109; Robert Durand, «La mémoire des campagnes portugaises (XIIIe siècle)», in *Campagnes médiévales: l'homme et son espace. Études offertes à Robert Fossier*, Paris 1995, 363–373; Monique Gramain, «Mémoires paysannes: des exemples languedociens aux XIIIe et XIVe siècles», *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 83/2 (1976), 315–324; Yves Grava, «La mémoire, une base de l'organisation politique des communautés paysannes au XIVe siècle», in *Temps, mémoire, tradition au Moyen Âge*, Aix-en-Provence 1983, 67–94).
- 18 Marc Bloch, *La société féodale*, Paris 1968, 118; Lucien Febvre, *Le problème de l'incroyance au XVIe siècle. La religion de Rabelais*, Paris 1947, 426–434; Robert Muchembled, *Culture populaire et culture des élites dans la France moderne (XVe–XVIIIe siècle). Essai*, Paris 1991, 62–64; Pierre Dubuis, «Les paysans médiévaux et le temps. Remarques sur quelques idées reçues», *Études de Lettres. Revue de la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne* (1987), fasc. 2–10.
- 19 Marc Bloch, *La société féodale*, 118.
- 20 David S. Landes, *L'heure qu'il est*, 126–127.
- 21 Tommy Carlstein, *Time resources, society and ecology*.
- 22 Par exemple Robert McC. Netting, *Balancing on an Alp. Ecological change and continuity in a Swiss mountain community*, Cambridge 1981, 17–22; Pier Paolo Viazzo, *Upland communities. Environment, population and social structure in the Alps since the sixteenth century*, Cambridge 1989, 108–112.
- 23 Pierre Dubuis, «Le temps du bisse dans le Valais ancien», in *Actes du colloque international sur les bisses. Sion, 15–18 septembre 1995*, Sion 1995, 281–290 [*Annales Valaisannes*, 1995].
- 24 Anne Radeff, *Du café dans le chaudron. Économie globale d'Ancien Régime. Suisse, Franche-Comté et Savoie*, Lausanne 1996, 251–299.
- 25 Pierre Dubuis, «Les hommes et le milieu montagnard dans l'histoire européenne», in *Ninth International Economic History Congress, Bern 1986. Debates and Controversies*, Zürich 1986, 3–19. Du même, *Une économie alpine à la fin du Moyen Âge. Orsières, l'Entremont et les régions voisines, 1250–1500*, 2 vol., Sion 1990, vol. 1, 212–218. Du même, «L'élevage dans les Alpes de Suisse romande à la fin du Moyen Âge», in Bernard Andenmatten, Daniel de Raemy (éd.), *La Maison de Savoie en Pays de Vaud*, Lausanne 1990, 119–124. Du même, «Aspects de la récupération démographique de la fin du Moyen Âge dans les Alpes. Le Valais aux XIVe–XVIe siècles», in *Savoie et Région alpine. Actes du 116ème Congrès national des sociétés savantes, Chambéry-Annecy, 1991*, Paris 1994, 119–130.
- 26 Suggestions critiques dans Emmanuel Le Roy Ladurie, *Montaillou, village occitan, de 1294 à 1324*, Paris 1975, 420.

- 27 Cas du diocèse de Sion dans François-Olivier Dubuis et Antoine Lugon, «Les premiers siècles d'un diocèse alpin. Recherches, acquis et questions sur l'évêché du Valais», *Vallesia* 47 (1992), 1–61; 48 (1993), p. 1–74; 50 (1995), 1–195.
- 28 Généralités dans Paul Adam, *La vie paroissiale en France au XIVe siècle*, Paris 1964, 246–267. Exemples régionaux dans Francis Rapp, «Christianisme et vie quotidienne dans les pays germaniques au XVe siècle. L'empreinte du sacré dans le temps», in Jean Delumeau (éd.), *Histoire vécue du peuple chrétien*, 2 vol., Toulouse 1979, I, 335–364; Eamon Duffy, *The stripping of the altars. Traditional religion in England, c. 1400–c. 1580*, New Haven, Londres 1992, 41–46.
- 29 Voir les sermons de Berthold de Ratisbonne (*Berthold de Ratisbonne: péchés et vertus. Scènes de la vie du XIIIe siècle*, textes présentés, traduits et commentés par Claude Lecouteux et Philippe Marcq, Paris 1991, 76–80) ou de Jacques de Vitry (cité dans Jean Glénisson et John Day, *Textes et documents d'histoire du Moyen Âge, XIVe–XVe siècles*, II, *Les structures agraires et la vie rurale*, Paris 1977, 250).
- 30 Voir E. Breitenbach et T. Hillmann, «Das Gebot der Feiertagsheiligung, ein spätmittelalterliches Bildthema im Dienste volkstümlicher Pfarrpraxis», *Indicateur d'Antiquités Suisses*, 39 (1937) 23–36. Robert Wildhaber, «Der Feiertagschristus als ikonographischer Ausdruck der Sonntagsheiligung», *Revue suisse d'art et d'archéologie* 16 (1956) 1–34. Du même, «Feiertagschristus», dans *Lexikon der christlichen Ikonographie*, 8 vol., Rome-Vienne 1968–1976, II, 20–21.
- 31 Exemples dans Pierre Dubuis, «Documents sur le clergé, les fidèles et la vie religieuse dans le Valais occidental et les vallées d'Aoste et de Suse aux XIVe et XVe siècles (textes tirés des comptes de l'administration savoyarde)», *Vallesia* 43 (1988), textes n° 110, 148, 150, 170, 172 et 174.
- 32 Généralités dans Robert Fossier, *Enfance de l'Europe. Aspects économiques et sociaux*, 2 vol., Paris 1982, I, *L'homme et son espace*, 364–422.
- 33 Voir Pierre Dubuis, *Une économie alpine à la fin du Moyen Âge*, I, 166–168.

ZUSAMMENFASSUNG

DIE ZEIT DER BERGBAUERN IM MITTELALTER

Die Moderne zeichnet sich – unter anderem – durch ein bestimmtes Verhältnis zur Zeit aus. Auf der Suche nach den Wurzeln dieses Verhältnisses hat die Geschichtswissenschaft heute eine Richtung eingeschlagen, die stark von Norbert Elias geprägt ist. Vor allem Jacques Le Goff hat gezeigt, wie sich seit dem Beginn des 14. Jahrhunderts eine weltliche, moderne Zeitvorstellung ausgebildet hat. Dieser Prozess verlief parallel zur Entwicklung der mechanischen Uhr, welche die Zeit in gleichförmige Abschnitte einteilt.

Dieser Ansatz ist zwar naheliegend und interessant, hat jedoch die Aufmerksamkeit der Forschung allzu stark in Beschlag genommen und dadurch den Blick auf die Geschichte der Zeit zu sehr eingeengt. Dadurch hat man soziale Gruppen und Regionen vernachlässigt, die lange ohne Uhr gelebt und sich die neue Zeitmessung erst spät zu eigen gemacht haben. Dieser Einwand fällt um so schwerer ins Gewicht, als die überwiegende Mehrheit der europäischen Bevöl- ■ 71

kerung zwischen 1300 und 1800 zu diesen «Spätzündern» zählte. Allen Modeströmungen zum Trotz muss man deshalb auch die ländlichen Gesellschaften berücksichtigen und fragen, wie sie Zeit erfahren haben und damit umgegangen sind. Die Soziologie, Anthropologie und Geographie haben übrigens schon seit längerem gezeigt, welchen Weg die Forschung einschlagen müsste.

Am Beispiel alpiner Bergregionen stellt der Artikel die These auf, dass der Alltag der Bauern stark vom Faktor Zeit bestimmt war. Die ländliche Bevölkerung orientierte sich am Stand der Sonne und an den Jahreszeiten, weshalb ihnen mechanische Uhren keinen Nutzen brachten. Um diese These zu veranschaulichen, analysiert der Beitrag in einem Überblick, wie die alpine Bevölkerung im Mittelalter in verschiedener Hinsicht vom Faktor Zeit bestimmt wurde: er prägte die Landwirtschaft, die sich gegen 1400 mit der Verbreitung der Viehzucht recht stark zu verändern begann, er prägte die Herrschaftsverhältnisse, den religiösen Bereich, das Pfarreileben sowie die Kontakte zwischen Stadt und Land.

(Übersetzung: Marietta Meier)